

MARXISME ET ANARCHISME :

Rapprochement, synthèse ou séparation ?

Un petit livre vient de paraître signé par Olivier Besancenot et Michael Löwy, intitulé *Affinités révolutionnaires – Nos étoiles rouges et noires*, sous-titré « Pour une solidarité entre marxistes et libertaires ».

Sans préconiser ouvertement une « réconciliation » entre marxistes et libertaires, ce livre entend mettre en relief les « convergences » entre les deux courants.

Je n'ai pas le temps de répondre point par point aux propos tenus par les deux auteurs – je le ferai en temps voulu. En attendant, j'ai ressorti de mes tiroirs un texte écrit il y a 25 ans et qui constitue en quelque sorte une réponse anticipée aux livre de Besancenot/Löwy. Texte écrit vers 1989 dans le cadre d'une formation interne du groupe Pierre Besnard de la Fédération anarchiste. Légèrement repris en octobre 1999. La conclusion a été réécrite en 2007.

L'effondrement du bloc soviétique semble susciter chez certains camarades des craintes concernant l'éventuelle récupération d'idées propres au mouvement anarchiste par les survivants du marxisme, soucieux de se refaire une virginité.

C'est là une crainte justifiée, et cette récupération n'est pas un phénomène nouveau, puisqu'elle a commencé du vivant même de Marx, et elle a été dénoncée par Bakounine lui-même.

Je pense que la première mesure à prendre pour contrer de telles récupérations serait d'exprimer nos propres positions de façon claire et publique. Or, c'est loin d'être le cas. Imagine-t-on par exemple que le marxisme aurait pu exister si les œuvres de Marx, Engels et Lénine n'avaient jamais été publiées et commentées dans des ouvrages au prix abordable pour le plus grand nombre ? Or, que se passe-t-il avec les idées anarchistes ? Les livres de Bakounine de Proudhon et Kropotkine sont pratiquement introuvables et il n'existe à ma connaissance aucun commentaire digne de ce nom, strictement anarchiste, de ces auteurs. Nous

sommes donc les premiers à porter la responsabilité de la récupération de nos idées par nos adversaires politiques.

I. – CE QUI EST IRRÉCUPÉRABLE DANS LE MARXISME

La première question qu'on peut se poser est : qu'est-ce qui est irrémédiablement irrécupérable dans le marxisme. C'est une question à laquelle il n'est pas possible de répondre si on ne précise pas de quel marxisme on parle.

Je dirais qu'on peut répondre à partir de trois niveaux :

1. – Le marxisme en tant que corpus théorique

Il s'agit de ne prendre en considération que les textes de Marx lui-même, et à la rigueur ceux d'Engels, dans leur totalité, y compris la correspondance, pour tenter de comprendre ce qu'il a voulu (ou ils ont voulu) dire réellement. C'est la démarche la plus scientifique, et qui permet de se faire, intellectuellement parlant, l'idée la plus juste. Mais il est évident que le marxisme ne se limite pas à cela; il est un mouvement réel et multiple, qui interprète lui-même ses pères fondateurs, et pas seulement un corps de doctrine figé.

2. – Le marxisme dans son application du vivant même de Marx

On connaît cette fameuse phrase de Marx : « Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste. Cette phrase a souvent été interprétée comme un rejet de la part de Marx de l'existence d'une doctrine qui se réclamerait de lui. Ce n'est pas du tout cela, si on considère dans quel contexte il a fait cette déclaration. Il venait de lire un ouvrage particulièrement indigeste de Paul Lafargue, *Le déterminisme économique de Karl Marx*. Ce dernier s'écria : « Si c'est cela le marxisme, moi Karl Marx, je ne suis pas marxiste. » Marx s'en prend à Lafargue, pas au marxisme. Or cette citation, en général tronquée, a souvent été utilisée pour dire le contraire de ce qu'elle dit.

3. – Le marxisme dans ses interprétations posthumes : le léninisme

Aborder la question du léninisme présente deux intérêts : le premier est lié à la compréhension de la révolution russe; le second est de comprendre les positions des héritiers de Lénine aujourd'hui.

Le fondement de la position de Lénine est que le prolétariat ne peut acquérir la conscience révolutionnaire que par l'intermédiaire des intellectuels d'origine bourgeoise, parce que ce sont eux qui détiennent la « science », pas les prolétaires. Cette thèse est largement développée dans *Que faire ?*, livre que Lénine écrivit en 1903. Mais l'idée en elle-même n'est pas de lui, elle est, entre autres, de Karl Kautsky, un social-démocrate allemand.

Par eux-mêmes, les ouvriers ne peuvent accéder qu'à la conscience « trade-unioniste », c'est-à-dire réformiste, revendicative. Selon Lénine, « le porteur de la science n'est pas le prolétariat, mais les intellectuels bourgeois : c'est en effet dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain, et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus développés... » (*Que faire ?*)

Pour comprendre le sens de la thèse léniniste, il faut considérer trois choses : son contexte historique et social; son contenu de classe; son objectif.

Sur le premier point, le léninisme est une doctrine caractéristique issue des couches moyennes des sociétés sous-industrialisées, à majorité agraires, sans ou presque sans classe ouvrière. En Russie en 1917, les ouvriers représentaient 3 % de la population.

Le contenu de classe du léninisme est limpide : c'est la doctrine politique des couches d'intellectuels bourgeois déclassés se posant comme direction autoproclamée de la classe ouvrière et cherchant dans celle-ci une base sociale pour réaliser leur ascension vers le pouvoir politique. L'objectif du léninisme est, évidemment, de légitimer le pouvoir des couches sociales qui s'en réclament. La référence au marxisme ne sert qu'à camoufler le projet politique de ces couches sociales : le marxisme ne fait que leur servir d'alibi idéologique. Je pense que c'est une profonde erreur de dire que « Lénine est contenu dans Marx ». (Voire Staline...) C'est une simplification outrancière qui handicape toute tentative de comprendre à la fois le marxisme et le léninisme (voire le stalinisme.)

Il faut préciser que chez Marx il n'y a rien d'équivalent. Lorsque, parlant des communistes, il écrit dans le *Manifeste* qu'ils « ont sur le reste

du prolétariat [je souligne] l'avantage d'une intelligence claire des conditions de la marche et des fins générales du mouvement prolétaire » et que parmi eux il y a des intellectuels bourgeois qui « à force de travail se sont élevés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique », il montre que le léninisme se situe *totalemment en dehors* du système de pensée marxiste. EN fait, sur cette question, Marx et Bakounine sont à peu près sur la même position.

Le bolchevisme est l'expression idéologique du retard politique et économique de la Russie tsariste. Les disciples de Lénine ne semblent pas vouloir s'interroger sur l'anomalie historique qui a instauré un régime se réclamant du prolétariat dans un pays où l'écrasante majorité de la population était paysanne et où l'économie s'était totalement effondrée.

« Marx se fiait uniquement au développement intellectuel de la classe ouvrière, tel qu'il devait résulter nécessairement de l'action et de la discussion communes » dit Engels en 1890 dans la préface de la réédition allemande du *Manifeste*.

Ce qui disqualifie le léninisme est que ses affirmations sont fausses. Au moment même où Lénine racontait que la classe ouvrière ne pouvait parvenir qu'à une conscience réformiste, les ouvriers de la plupart des pays industriels développaient un mouvement, le syndicalisme révolutionnaire, dans lequel ils affirmaient clairement que leur émancipation sera leur propre œuvre.

4. Le marxisme comme « science »

Le débat sur les modalités d'acquisition de la conscience révolutionnaire reste académique tant que nous sommes dans une période de lutte contre le capitalisme. Mais lorsqu'une organisation fondée sur les principes léninistes prend le pouvoir, on ne saurait s'étonner que la politique qu'elle met en œuvre soit orientée vers le monopole du pouvoir par une minorité de gestionnaires. C'est que la direction de l'avant-garde du prolétariat a, pour reprendre l'expression de Lukács, reçu « son arme la plus effilée des mains de la vraie science », le marxisme, dont Lénine disait par ailleurs :

« On ne peut retrancher aucun principe fondamental, aucune partie essentielle de cette philosophie du marxisme coulée dans un seul bloc d'acier, sans s'écarter de la vérité objective, sans verser dans le mensonge bourgeois et réactionnaire. »¹

¹ Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*, éditions du Progrès, p. 461.

C'est là un exemple parfait de vision idéologique. Ce genre de proclamation, motivée par le désir d'*affirmer* une formulation scientifique, relève à l'évidence bien plus du credo religieux, et dévoile l'ampleur de la régression intellectuelle que font subir au marxisme les conceptions léniniennes. Lorsque la vérité relève moins de la constatation des faits que de l'interprétation d'un dogme, on assiste rapidement à une effroyable dégénérescence politique dont on a pu constater quelques exemples : Trotski balayant d'un revers de main les « humeurs changeantes » de la démocratie ouvrière; Radek décidé à ne pas céder aux « clameurs des travailleurs »² qui ne « comprennent pas leurs vrais intérêts »; Boukharine s'apitoyant sur les mauvaises conditions de travail... des tchékistes !

La possession de la « vraie science » constitue un véritable acte de propriété sur la classe ouvrière; elle légitime ses détenteurs comme direction autoproclamée du mouvement ouvrier. La moindre contestation de la ligne du parti – qu'elle s'exprime à l'intérieur de celui-ci ou à l'extérieur – ne relève pas simplement d'une divergence politique, elle est une atteinte à la « vraie science » élaborée par les dirigeants, et se situe à ce titre en dehors de toute discussion. La moindre contestation des fondements de cette « vraie science » constitue une violation qui rejette sans discussion son auteur dans les rangs de l'ennemi de classe.

Face à un problème, il ne peut y avoir qu'une solution, celle donnée par les détenteurs et interprètes patentés de la science; les autres solutions ne peuvent être que le produit de l'idéologie bourgeoise. Est-il besoin de dire que de telles conceptions de la « science » sont tragiquement limitatives, que l'histoire des sciences montre de nombreux exemples de résultats obtenus par des méthodes différentes, et que de plus, le propre d'une théorie scientifique est d'être systématiquement remise en cause par de nouvelles hypothèses, de nouvelles découvertes ?

² « Le parti est l'avant-garde politiquement consciente de la classe ouvrière. Nous en sommes maintenant au point où les ouvriers, à la fin de leurs épreuves, refusent désormais de suivre une avant-garde qui les mène à la bataille et au sacrifice... Devons-nous céder aux clameurs des travailleurs qui ont atteint les limites de leur patience mais qui ne comprennent pas leurs vrais intérêts comme nous le faisons ? Leur état d'esprit est maintenant franchement réactionnaire. Mais le parti a décidé que nous ne devons pas céder, que nous devons imposer notre volonté de vaincre à nos partisans épuisés et démoralisés. »

Lénine se dissimule derrière le concept de science pour garantir au marxisme une pérennité qu'aucune science ne se reconnaît à elle-même : la science ne peut exister que parce que :

1° les conceptions dominantes d'une époque sont systématiquement examinées sous des points de vue différents, et,

2° parce qu'elles sont systématiquement rendues obsolètes par de nouvelles théories.

Tout le problème de la « science », du point de vue de Lénine, consiste à déterminer qui, et selon quelles modalités, détermine la bonne interprétation, c'est-à-dire l'orthodoxie. Ainsi, lorsque Lénine déclare à N. Valentinov : « Le marxisme orthodoxe n'a besoin d'aucune modification, ni dans sa philosophie, ni dans sa théorie de l'économie politique, ni dans ses conséquences politiques »³, il n'exprime pas seulement le point de vue le plus antiscientifique possible (à savoir : une théorie scientifique – le marxisme – est immuablement valable), il expose une aberration du point de vue dialectique. Mais le problème qu'il pose est bien celui de déterminer *qui* décide de la bonne interprétation.

C'est là un problème aisément résolu :

« Les classes sont dirigées par des partis, et les partis sont dirigés par des individus qu'on nomme les chefs. (...) C'est l'ABC, la volonté d'une classe peut être accomplie par une dictature, la démocratie soviétique n'est nullement incompatible avec la dictature d'un individu. (...) Ce qui importe c'est une direction unique, l'acceptation du pouvoir dictatorial d'un seul homme. (...) Toutes les phrases à propos de l'égalité des droits ne sont que sottises⁴. »

On a donc affaire à une « science » qui n'est pas accessible à l'entendement par son contenu propre, par les démonstrations qu'elle peut proposer, mais qui a besoin d'être interprétée, dont les mauvaises interprétations ne révèlent pas une erreur de compréhension des faits, mais expriment des intérêts de classe ennemis, et dont l'interprétation, en définitive, ne peut être fournie que par un seul homme. Toute divergence d'opinion est nécessairement provoquée par une idéologie de classe ennemie. Pour résoudre une opposition, il faut « expliquer patiemment »; si

³ Valentinov, N. *My talks with Lenin*.

⁴ Lénine, *Œuvres complètes*, t. 17.

elle subsiste, c'est que jouent des intérêts de classe, des survivances de l'esprit petit-bourgeois, de l'anarchisme, etc.

Il n'y a qu'un seul prolétariat, dans lequel il ne peut y avoir qu'une seule pensée directrice, un seul parti qui en soit l'expression. Ainsi, dès le début de 1918, la Tcheka est présentée comme l'instrument « de la dictature du prolétariat, de la dictature inexorable d'un seul parti » destiné à anéantir « la bourgeoisie en tant que classe »⁵.

Les modalités de la détermination de l'orthodoxie peuvent être (relativement) pacifiques *avant* la prise du pouvoir, mais *après*, les enjeux sont tels que, ayant épuisé toutes les procédures, en une escalade constituée d'étapes où la discussion cède progressivement le pas à la violence physique, on aboutit inévitablement à l'extermination des opposants – ceux qui sont en dehors du parti d'abord, ceux qui sont à l'intérieur ensuite.

Ainsi, lorsqu'à l'occasion du dernier round qui a opposé Zinoviev et Staline, les organisations du parti de Leningrad, fief du premier, et de Moscou, contrôlées par le second, votaient des résolutions unanimes se condamnant réciproquement, Trotski demandait ironiquement : quelle est l'explication sociale⁶ ?

La question est parfaitement justifiée.

Mais on imagine aisément l'ambiance qui peut régner dans une organisation où les divergences politiques sont perçues comme l'expression – chez l'autre – d'intérêts de classe ennemis. Pourtant, la question que le marxiste Trotski *aurait dû* – mais qu'il ne pouvait évidemment pas – poser est : quelle est « l'explication sociale », la nature sociale d'une organisation dans laquelle les divergences se règlent dans ces termes ?

5. Le marxisme, du parlementarisme

Ce qui définit essentiellement le marxisme « réel » avant Lénine, c'est le parlementarisme. La critique bakouninienne de la politique marxiste vise la stratégie parlementaire de celle-ci. Mais il est évident que Bakounine ne pouvait pas tout savoir, à l'époque, de ce que Marx pensait de cette politique; il fondait sa critique sur l'activité pratique de Marx. Il faut comprendre cependant que le point de vue de Marx et Engels ne se réduisait pas à un parlementarisme bêlant, dirai-je. Ils étaient très énervés par le crétinisme parlementaire de certains dirigeants socialistes allemands.

⁵ In : *Histoire et bilan de la révolution soviétique*, Association d'études et d'informations politiques internationales, Paris, 1-15 oct. 1957, p. 140.

⁶ R.V. Daniels, *The Conscience of the Revolution*, Oxford 1960, p. 28.

Pour eux, l'action parlementaire n'était qu'une étape permettant à la classe ouvrière de prendre le pouvoir, et alors celle-ci serait en mesure d'effectuer des « empiétements despotiques », selon la formule du *Manifeste*, contre la propriété bourgeoise. Il ne s'agit donc pas d'un simple réformisme tout plat selon lequel la société capitaliste pourrait se transformer par des réformes graduelles en société socialiste. En fait, si on y regarde de plus près, leur position était assez proche de celle du PCF. Ceux qui connaissent le PC de près, et en particulier ses militants « avertis », savent que ceux-ci se fichent éperdument du parlementarisme et qu'ils ne se font aucune illusion à propos de l'action parlementaire⁷.

Au congrès de La Haye, lors duquel les bakouniniens furent exclus, Marx déclara qu'il faut faire la part des institutions, des mœurs, des traditions des différents pays et qu'il est possible que dans certains d'entre eux, en Angleterre, en Amérique et peut-être en Hollande, les travailleurs « peuvent arriver à leur but par des moyens pacifiques », mais, ajoute-t-il, « dans la plupart des pays du continent, c'est la force qui doit être le levier de nos révolutions ». L'action parlementaire, on le voit, n'est donc envisagée que comme une action parmi d'autres. Il est vrai que cette relativisation a pu être la conséquence des critiques violentes des bakouniniens contre les illusions parlementaires. Il reste que l'action parlementaire est envisagée comme possible, ce que les anarchistes contestaient absolument.

Presque vingt ans plus tard, Engels franchit encore un pas. En 1891, alors que les deux principales revendications des révolutionnaires de 1848 sont réalisées, l'unité nationale et le régime représentatif, Engels constate que « le gouvernement possède tout pouvoir exécutif », et les « chambres n'ont pas même le pouvoir de refuser les impôts ». « La crainte d'un renouvellement de la loi contre les socialistes paralyse l'action de la social-démocratie », dit-il encore, confirmant l'opinion de Bakounine selon laquelle les formes démocratiques n'offrent que peu de garanties pour le peuple. Le « despotisme gouvernemental » trouve ainsi une forme nouvelle et efficace dans la pseudo-volonté du peuple. A l'Allemagne, Engels oppose « les pays où la représentation populaire concentre en elle tout le pouvoir, où selon la constitution on peut faire ce qu'on veut, du moment

⁷ Ces lignes ont été écrites il y a une quinzaine d'années. Il est évident que l'évolution de la composition du PC par l'arrivée de nouvelles générations de militants modifie ce point de vue, qui reste cependant encore valable pour ce qui concerne les vieux crabes qui s'accrochent à la vieille ligne du parti.

qu'on a derrière soi la majorité de la nation ⁸. » Il suffirait donc que la majorité de la population soit d'accord, et que les institutions le permettent, pour que soit réalisable le socialisme. Engels ne se pose pas la question de savoir comment de tels préalables peuvent être réunis.

En 1895, enfin, Engels va jusqu'au bout de sa logique : « L'ironie de l'histoire met tout sens dessus dessous. Nous, les "révolutionnaires", les "chambardeurs", nous prospérons beaucoup mieux par les moyens légaux que par les moyens illégaux et le chambardement. » (Introduction aux *Luttes de classes en France*.)

On constate donc deux points essentiels : ni Marx ni Engels ne limitent l'action du mouvement ouvrier à une action pacifique et légale. Mais ils restent persuadés que là où les « institutions », les « mœurs » et les « traditions » le permettent, les ouvriers pourront par les voies légales « saisir la suprématie politique pour asseoir la nouvelle organisation du travail » (Marx). Si Bakounine a tort de réduire l'action préconisée par Marx et Engels à l'action légale ⁹, sa critique des illusions qu'ils se font sur la possibilité que « la vieille société pourra évoluer pacifiquement vers la nouvelle » (Engels) dans un régime représentatif authentique, reste pertinente.

On ne peut pas nier les critiques que Marx a faites de son vivant contre la social-démocratie allemande; celle-ci, cependant, était incontestablement son héritière, malgré les influences lassaliennes. Du parlementarisme critique au parlementarisme tout court il n'y pas vraiment de frontière : l'un et l'autre jouent sur l'illusion que les élections peuvent servir à quelque chose, et il est difficile d'imaginer un mouvement où les chefs et les militants les plus avertis sauraient à quoi s'en tenir et la masse des adhérents et les électeurs seraient mystifiés.

En fait, pour savoir ce qui est irrémédiablement irrécupérable dans le marxisme dans sa forme contemporaine à Marx, il suffit de considérer les points que Bakounine s'est particulièrement attaché à critiquer : la stratégie

⁸ Dans ce genre de propos, qui n'est pas isolé, se révèle le formalisme juridique selon lequel il va de soi que si une majorité de la population décide des mesures qui vont contre les intérêts effectifs du grand capital, celui-ci respectera le verdict populaire parce que c'est la loi. Il revient à Bakounine le mérite d'avoir montré que la démocratie en régime capitaliste ne fonctionne que si elle maintient la pérennité du système.

⁹ En fait c'est surtout à la social-démocratie allemande que sa critique s'en prend. Bakounine n'a pas les informations suffisantes pour connaître les critiques que Marx et Engels eux-mêmes font du légalisme des socialistes allemands.

électorale et les formes d'organisation, l'une et l'autre étant d'ailleurs parfaitement liées.

Bakounine soulignait plusieurs points :

– « Tout le mensonge du système représentatif repose sur cette fiction, qu'un pouvoir et une chambre législative sortis de l'élection populaire doivent absolument ou même peuvent représenter la volonté réelle du peuple. » (« L'Ours de Berne et l'ours de Saint-Pétersbourg »)

– Si la bourgeoisie possède le loisir et l'instruction nécessaires à l'exercice du gouvernement, il n'en est pas de même du peuple. De ce fait, même si les conditions institutionnelles de l'égalité politique sont remplies, celle-ci reste une fiction.

– De plus (et là on touche à la « technologie » parlementaire), les lois ont la plupart du temps une portée très spéciale, elles échappent à l'attention du peuple et à sa compréhension : « prises séparément, chacune de ces lois paraît trop insignifiante pour intéresser beaucoup le peuple, mais ensemble elles forment un réseau qui l'enchaîne. »

– Le rôle de l'idéologie bourgeoise dans la classe ouvrière, l'influence des « socialistes bourgeois », l'existence de couches aux intérêts divergents dans la classe ouvrière : tout cela pourrait empêcher le prolétariat, même s'il était majoritaire, de parvenir à des positions homogènes.

– Enfin, le fait que le prolétariat (et avec lui la petite paysannerie) soit majoritaire ou non n'a que peu d'importance; ce qui compte, c'est que c'est la classe productive. Cette idée de fonction sociale de la classe productive est essentielle, et elle est parfaitement résumée dans un texte datant de 1869, « L'Instruction intégrale » : « Il arrive très souvent qu'un ouvrier intelligent est forcé de se taire devant un sot savant qui le bat, non par l'esprit qu'il n'a pas, mais par l'instruction, dont l'ouvrier est privé, et qu'il n'a pu recevoir, lui, parce que, pendant que sa sottise se développait scientifiquement dans les écoles, le travail de l'ouvrier l'habillait, le logeait, le nourrissait, et lui fournissait toutes les choses, maîtres et livres, nécessaires à son instruction. »

Dans de telles conditions, la question de majorité numérique n'a guère d'importance. Au moyen âge, les forces productives étaient peu développées et la productivité du travail très faible : pour entretenir un petit nombre de privilégiés il fallait une grande masse de travailleurs productifs. On peut très bien concevoir un système développé où les couches non productives (pas forcément exploiteuses, précisons-le, mais qui souvent développent une idéologie d'exploiteurs) et les couches parasites, sont majoritaires, simplement parce que la productivité du travail est telle qu'un

nombre relativement petit de producteurs suffit pour produire la plus-value sociale nécessaire. Il suffit de regarder autour de soi et d'imaginer tous les métiers qui pourraient se mettre en grève générale illimitée sans que notre existence quotidienne en soit fondamentalement modifiée : militaires, contractuelles, huissiers, notaires, etc. En revanche, on sait ce que donne une grève des éboueurs au bout de trois jours...

Pour ce qui est du léninisme, je serai extrêmement bref : il n'y a rien de récupérable. Je pourrais prendre point par point tout ce qui définit le léninisme et le réfuter. Il me paraît plus simple de dire que le léninisme n'a rien de récupérable parce qu'il s'applique à un contexte et à une époque qui ont disparu. Le léninisme est l'idéologie révolutionnaire de la petite-bourgeoisie intellectuelle sans perspective d'avenir dans un pays sous-développé dominé par l'impérialisme, comme c'était précisément le cas pour la Russie en 1917. Ce n'est donc pas du tout un hasard si des mouvements de type léniniste ont pu fleurir dans les pays du tiers-monde sous la forme de mouvements de libération nationale. Le nationalisme des pays dominés a souvent pris la forme du léninisme parce que celui-ci était tout simplement la forme la plus adaptée à ce contexte. Comme pour le bolchevisme, le marxisme n'était qu'une couverture, un masque pour les revendications nationales. Le léninisme correspond à des conceptions archaïques, précapitalistes d'organisation et de stratégie politique.

II. – Y A-T-IL DANS LE MARXISME DES ÉLÉMENTS QU'UN RÉAMÉNAGEMENT POURRAIT CONSERVER ?

Pour commencer, la question est mal posée. Je dirais plutôt : dans le discours marxiste, y a-t-il des choses vraies ou pertinentes ? L'optique est complètement différente.

Le marxisme est un corps de doctrine que les épigones, et en particulier Lénine, ont voulu présenter comme un « bloc d'acier » cohérent où tout était bon et rien à jeter. Or, lorsqu'on prend la peine de considérer les textes de Marx dans leur ensemble, on voit un homme qui cherche, tâtonne, qui revient en arrière, qui tout au long de sa vie analyse les phénomènes sous des angles différents, etc.

– Or, du marxisme, on ne retient que le déterminisme historique, mais Marx dit aussi que sans le hasard, l'histoire humaine serait bien triste.

– Du marxisme, on retient l'exclusive explication des phénomènes historiques par les déterminations économiques, mais Engels reconnaît qu'ils ont peut-être eu tort de trop insister sur cet aspect : « C'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que,

parfois, les jeunes donnent plus de poids qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel nié par eux, et alors nous ne trouvions pas toujours le temps, le lieu, ni l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque. » (Lettre à Joseph Bloch, 21 septembre 1890.)

– Du marxisme, on retient une dialectique du développement du capitalisme en phases historiques successives, mais Marx écrit que cette « La "fatalité historique" de ce mouvement est [...] expressément restreinte aux pays de l'Europe occidentale » (Pléiade, II, 1558)...

Le problème, c'est que ces réserves, qui ont été émises vers la fin de leur vie par Marx et Engels, dans leur correspondance, sont capitales. Faute d'avoir été exprimées haut et clair, publiquement, et développées, les mouvements communistes ont été mis sur les rails d'un marxisme mécaniste, simplificateur, vulgaire. Or ce sont précisément là les trois points essentiels de la réfutation théorique faite par Bakounine à l'encontre de Marx, à savoir :

- 1.– L'existence d'un certain indéterminisme historique;
- 2.– Le refus de tout expliquer par les déterminations économiques, même si on reconnaît que celles-ci sont capitales;
- 3.– La relativisation de la théorie des phases successives du développement historique, issue conjointement de Saint-Simon et de Hegel.

Paradoxalement, je dirais donc que ce qui est récupérable dans le marxisme, c'est la critique qu'en fait Bakounine. Je veux dire par là que les objections de Bakounine ne nient pas le marxisme en tant que théorie explicative du social, en tant que méthode d'analyse historique et économique, elles relativisent simplement les aspects sous lesquels le marxisme a pu apparaître comme trop absolu, totalisant (voire totalitaire).

La relativisation du marxisme faite par Bakounine est quelque chose d'insupportable à beaucoup de communistes, précisément parce qu'elle resitue le marxisme dans le courant d'idées de l'époque, comme une explication du social parmi d'autres. Elle lui ôte le caractère quasi religieux qu'il avait dans l'esprit de beaucoup de communistes pour lui rendre son statut d'hypothèse scientifique, c'est-à-dire réfutable, modifiable, et qui peut être complétée. Le marxisme est ramené à ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, non plus la science absolue du social et de la révolution, mais une théorie, une « grille de lecture » parmi d'autres, ni plus ni moins

valable que la sociologie de Max Weber, par exemple, ou la psychanalyse d'Eric Fromm.

Autre paradoxe : je pense que dans le marxisme est récupérable ce qui n'est pas spécifiquement marxiste. Une théorie du social part nécessairement de l'observation, et élabore, développe des concepts qui permettent de l'expliquer, et enfin propose des conclusions.

A. – Or, l'observation du social, des mécanismes économiques du capitalisme faite par Marx, est globalement la même que celle qui a été faite par Proudhon, à cette différence que, ayant vécu plus longtemps que Proudhon, Marx a pu développer ses idées plus à fond et – c'est là un point de vue personnel – beaucoup plus clairement.

Bakounine par exemple ne dénie à aucun moment la validité de la description des mécanismes du capitalisme faite par le *Capital*, il critique seulement les obscurités qui rendent le livre inaccessible aux ouvriers. D'ailleurs, il reviendra à l'anarchiste Cafiero de faire un Abrégé du *Capital*, précisément pour le rendre accessible, et à James Guillaume d'en faire une introduction. Si on ajoute à cela que Bakounine lui-même avait commencé à traduire le livre en russe, on peut dire que nous avons là quelques accréditations qui le légitiment...

B. – Quant aux concepts, le marxisme ne s'est pas constitué d'un coup de baguette magique, il s'est bâti sur un socle déjà existant. La plupart des concepts qu'on trouve développés dans le *Capital* existaient déjà quand Marx a commencé à écrire son livre. Leroux, Considérant, Proudhon et d'autres, en ont fourni une partie de la matière. Toutes les catégories économiques qu'on trouve dans le *Système des contradictions* de Proudhon, se retrouvent quinze ans plus tard dans le *Capital*. Marx en ajoute quelques autres, mais on ne peut pas reprocher à Proudhon de ne pas les avoir développées, puisqu'elles n'existaient pas non plus dans les textes de Marx contemporains du *Système des contradictions*.

Il n'est pas jusqu'à la méthode employée dans le *Capital* qui ne soit largement redevable à Proudhon, contrairement à tout ce que les marxistes ont pu écrire par la suite.

En conclusion, on peut dire que ce qui est récupérable dans le marxisme ne l'est pas parce que c'est « marxiste », mais parce que c'est vrai. Le marxisme comme théorie explicative du social a fait la synthèse d'un certain nombre de données, de concepts, qui étaient « dans l'air » à l'époque, et que Marx a développés, explicités, mais en proposant des conclusions politiques que nous n'approuvons globalement pas.

Il reste que bien des éléments constitutifs du marxisme (mais qui, à y regarder de plus près, se retrouvent chez les auteurs contemporains ou antérieurs) sont tombés, pourrais-je dire, dans le domaine public. C'est pourquoi l'idée même qu'il puisse y avoir quelque chose de « récupérable » dans le marxisme ne me paraît même pas pertinente.

III. – LES MARXISTES PEUVENT-ILS RÉCUPÉRER QUELQUE CHOSE DE L'ANARCHISME ?

La question qui vient maintenant à l'esprit est : est-ce qu'il y a dans l'anarchisme quelque chose que les marxistes peuvent récupérer ? Il y a plusieurs possibilités : une hypothèse minimale et une hypothèse maximale, avec tous les degrés intermédiaires.

La position minimale consisterait, pour les marxistes, à reconnaître le bien-fondé des réserves faites par Bakounine à l'égard du marxisme. Si c'était le cas, nous n'aurions qu'à nous en réjouir, mais cela ne changerait pas grand chose dans la pratique. Je ne pense pas que Charles Fiterman demanderait pour autant son adhésion à la FA, et par ailleurs le comportement politique du PC n'en serait, je pense, pas trop affecté.

La position maximale pourrait être quelque chose d'analogue à celle de Maximilien Rubel. Il y a presque dix ans j'avais écrit dans IRL une polémique contre ses positions, selon lesquelles Marx était un théoricien de l'anarchisme. A vrai dire on ne peut pas absolument affirmer que sa démarche est récupératrice car il ne récupère rien de ce qu'ont pu dire les théoriciens anarchistes. Lors d'une émission sur Radio libertaire à laquelle Rubel et moi étions invités il semblait vouloir rapprocher Marx et Proudhon et il accordait à ce dernier un crédit qu'il semblait lui refuser dans les textes rassemblés par Payot dans *Marx critique du marxisme*]], au contraire, il ne leur reconnaît rien de valable : c'est Marx qui est le seul, l'authentique théoricien de l'anarchisme. Marx avait en projet un livre sur l'Etat, qu'il n'a jamais eu le temps d'écrire, mais qui aurait, à n'en pas douter, été le livre fondateur de l'anarchisme véritable. Ce livre, resté à l'état de projet, dit Rubel, « ne pouvait contenir que la théorie de la société libérée de l'Etat, la société anarchiste »¹⁰.

Je ne cite le cas de Rubel que comme un cas extrême, pour montrer que la possibilité d'une récupération est bien réelle. Cependant, il n'est pas contestable que les intentions de Rubel, lié à aucune organisation, chercheur isolé et à contre-courant, soient parfaitement sincères. Ce qui ne

¹⁰ (*Marx critique du marxisme*, Payot, p. 45.)

sera probablement pas le cas d'autres tentatives. « La critique de l'Etat dont il [Marx] s'était réservé l'exclusivité n'a pas même reçu un début d'exécution, à moins de retenir les travaux épars, surtout historiques, où Marx a jeté les fondements d'une théorie de l'anarchisme. » (*Op cit.*, p. 378).

Ainsi, en dépit d'une stratégie politique, d'une praxis dont Maximilien Rubel lui-même dit qu'elle fut contraire aux principes énoncés, Marx aurait écrit, s'il en avait eu le temps, une théorie anarchiste de l'Etat et de son abolition. Les héritiers de Marx qui, jusqu'à présent, ont construit un capitalisme d'Etat peu conforme aux professions de foi anarchistes – c'est Rubel qui parle –, se sont nourris de cette ambiguïté, causée précisément par l'absence du livre sur l'Etat. En d'autres termes, semble croire M. Rubel, si Marx avait eu le temps d'écrire ce livre, son œuvre n'aurait pas revêtu cette ambiguïté (que Rubel souligne à plusieurs reprises); et sa qualité d'anarchiste aurait éclaté au grand jour. La clé du problème de la destinée du marxisme et de sa dénaturation réside en conséquence dans ce Livre non écrit, dont l'absence a fait basculer le marxisme réel dans l'horreur concentrationnaire¹¹.

Ces quelques remarques me portent à croire que si des mouvements marxistes tentaient de se refaire une virginité théorique, ils le feraient à partir d'une redéfinition de l'Etat et de son rôle. Je pense – au-delà des outrances théoriques de Rubel – que c'est de là que viendrait le danger. C'est pourquoi il me semble que le mouvement libertaire devrait lui aussi se pencher sur la question afin d'éviter les simplismes auxquels on a habituellement droit.

Si, lorsqu'on parle de marxisme, il est nécessaire de préciser de quel marxisme il s'agit, il en est de même pour les conceptions marxistes de l'Etat. J'ai dit tout à l'heure que la récupération de thèmes anarchistes a été dénoncée par Bakounine lui-même : il s'agit du livre que Marx écrit au lendemain de la Commune, *La Guerre civile en France*. C'est un ouvrage où Marx décrit la Commune en reprenant à son compte le point de vue fédéraliste, alors qu'il haïssait le fédéralisme. L'effet de la Commune, dit Bakounine, « fut si formidable partout, que les marxistes eux-mêmes, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau. Ils firent bien plus : à l'envers de la plus simple logique et de leurs sentiments véritables, ils proclamèrent que son programme et son but étaient les leurs. Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé. Ils avaient dû le faire, sous peine de se voir

¹¹ Inutile de dire qu'une telle argumentation est une véritable aberration du simple point de vue du matérialisme historique...

débordés et abandonnés de tous, tellement la passion que cette révolution avait provoquée en tout le monde avait été puissante¹². »

On retrouve le même processus pendant la révolution russe, avec *L'Etat et la Révolution* de Lénine, qui passe pour contenir le summum de la théorie marxiste du dépérissement de l'Etat, mais qui n'est qu'un fatras confus. Lénine rédigea ce livre pour tenter de se concilier le mouvement libertaire russe, très actif, à une époque où le parti bolchevik ne représentait que peu de chose.

Que se passe-t-il en réalité ? Les mouvements révolutionnaires présentent un certain nombre de constantes parmi lesquelles la prédisposition à constituer des institutions autonomes dans lesquelles les masses tentent de s'organiser. C'est là une tendance naturelle. Les avant-gardes auto-proclamées n'ont évidemment pas de place dans ce mouvement initial, mais elles font ce qui faut pour le récupérer : pour cela il leur faut aller dans le sens du poil, quitte ensuite à redresser la barre quand elles ont les choses bien en main. Dans le cas de la révolution russe, il n'est pas besoin de faire un dessin : l'histoire a montré quelle était la réalité du léninisme. Dans le cas de *La guerre civile en France*, il y a un moyen simple pour savoir ce que Marx pensait réellement : il suffit de se reporter à une lettre qu'il écrivit à son ami Sorge le 9 novembre 1871, dans laquelle il exprime sa fureur de constater que les communards réfugiés à Londres ne se sont pas ralliés à lui : « Et voilà ma récompense pour avoir perdu presque cinq mois à travailler pour les réfugiés, et pour avoir sauvé leur honneur, par la publication de *La Guerre civile en France*. » Marx, qui au début de la guerre craignait par-dessus tout que les ouvriers français ne se soulèvent et les enjoignait de « faire le devoir » en allant voter, « sauve » finalement l'honneur de la Commune !

Ce livre de Marx a beaucoup servi pour tenter de donner au marxisme un petit tour vaguement libertaire – au mépris de tout ce que son auteur a pu écrire par ailleurs – et il pourra encore éventuellement servir de manifeste libertaire aux marxistes qui voudraient ravalier la façade de leur doctrine. La lettre à Sorge révèle la réalité de ce que pensait Marx. Un marxiste parfaitement « orthodoxe » comme Franz Mehring observe d'ailleurs, à propos de *La Guerre civile en France*, dans sa *Vie de Karl Marx* : « Si brillantes que fussent ces analyses, elles n'en étaient pas moins légèrement en contradiction avec les idées défendues par Marx et Engels depuis un quart de siècle et avancés déjà dans le *Manifeste communiste* (...)

¹² III, 166. Bakounine *Œuvres*, Champ libre.

Marx et Engels étaient naturellement parfaitement conscients de cette contradiction... ».

En matière de théorie de l'Etat et du pouvoir, on trouve en réalité à peu près tout ce qu'on veut chez Marx.

Le flirt libertaire de *La Guerre civile* est perçu, bien évidemment, comme parfaitement isolé par Franz Mehring; mais Lénine, lui, en fait un dogme marxiste, parce que, à un moment donné, cela l'arrangeait et qu'il avait besoin de l'appui des anarchistes. Dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), Marx ne dit pas un mot de la Commune comme forme de pouvoir révolutionnaire, tandis qu'Engels y fait une très vague allusion dans une lettre à Bebel sur la question : « Aussi proposerions-nous de mettre partout à la place du mot "Etat" le mot "Gemeinwesen", excellent vieux mot allemand répondant très bien au mot français "commune" ¹³ »

Lorsque à l'occasion du vingtième anniversaire de la Commune, Engels écrit une préface à *La Guerre civile*, il s'exclame : « Le philistin social-démocrate a été récemment saisi d'une terreur salutaire en entendant prononcer le mot de dictature du prolétariat. Eh bien, messieurs, voulez-vous savoir de quoi cette dictature a l'air ? Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat ¹⁴. »

Cette expression recouvre des acceptions complètement différentes, puisque en 1850, elle signifiait dictature jacobine sans représentation populaire, c'est-à-dire le contraire de ce que dit Engels en 1891. La « dictature du prolétariat » est vidée de tout son sens puisqu'elle peut désigner à la fois un régime des plus autoritaires et des plus libertaires!

Mais ce n'est pas tout. Toujours en 1891, Engels fait la critique du programme que la social-démocratie allemande se donnait à Erfurt, et il écrit : « Une chose absolument certaine, c'est que notre parti et la classe ouvrière ne peuvent arriver à la domination que sous la forme de la république démocratique. Cette dernière est même la forme spécifique de la dictature du prolétariat, comme l'a déjà montré la grande Révolution française ¹⁵. » La même année, Engels donne donc comme modèle de la dictature du prolétariat la Commune et la république démocratique, unitaire.

¹³ Lettre d'Engels à Bebel, 18-28 mars 1875. In *Sur l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme*, Marx, Engels, Lénine. Éditions du Progrès, Moscou..

¹⁴ Cf. éditions sociales, 1968, p. 302.

¹⁵ Cf. Marx, Engels, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éditions sociales, p. 103.

En fait, la formule « dictature du prolétariat » couvre au moins trois concepts :

- Dans le *Manifeste* et le programme d'Erfurt, elle signifie une république jacobine et démocratique;
- Dans le *18 Brumaire* et *Les Lutttes de classes en France*, elle signifie une dictature révolutionnaire ultra-centralisée sans représentation populaire;
- Dans *La Guerre civile en France*, elle signifie une fédération de type libertaire.

Les conceptions sur la forme du pouvoir ouvrier chez Marx et Engels sont déterminées beaucoup plus par les circonstances de temps et de lieu – quitte à changer d'avis au cours de la même année, comme le fit Engels en 1891 – que par des principes précis. Chacun peut donc y retrouver son compte, il suffit de piocher dans le bon texte.

A ce jeu-là, nous pouvons jouer aussi. Au cas où d'aucuns voudraient absolument nous convaincre que Marx et Engels parlaient sérieusement en matière d'abolition de l'Etat, on aurait toujours la ressource de rappeler ce qu'Engels écrivait à Carlo Cafiero le 1er juillet 1871 : « Pour ce qui est de l'abolition de l'Etat, c'est une vieille phrase philosophique allemande dont nous avons beaucoup usé lorsque nous étions des blancs-becs »...

CONCLUSION

Le marxisme et l'anarchisme se sont développés séparément, certes, mais conjointement à partir de préoccupations identiques et en formulant des conclusions différentes. Cela ne diminue en rien leurs oppositions, évidemment, mais le refus de considérer leur genèse à partir de conditions identiques empêche de percevoir les points sur lesquels ils se rejoignent, et en contrepartie, ne permet pas de saisir leurs différences dans leur véritable étendue et perspective. Une telle aperception des points de convergence conduit nombre d'anarchistes à un rejet du marxisme qui ne relève plus de la connaissance ou de la raison mais de l'attitude religieuse et mystique. Par ailleurs, une telle aperception des oppositions conduit à tenter des synthèses éclectiques et parfaitement inutiles du type « marxisme libertaire ».

Ainsi, marxisme et anarchisme ne sont pas deux courants qui se sont développés dans deux compartiments imperméables; ils interagissent l'un sur l'autre, posent les mêmes questions en trouvant des réponses souvent différentes. Les manifestations les plus caricaturales de ces interactions se trouvent dans les tentatives faites par certains anarchistes de constituer un

« marxisme libertaire », ou par certains marxistes de se convaincre que Marx était « anarchiste ». Une telle attitude provient du constat, fait par chacune des parties concernées, de carences théoriques supposées ou réelles de leur courant. Les anarchistes qui veulent introduire certaines touches de marxisme dans leur doctrine évoquent les carences de l'anarchisme en matière d'« analyse » et se gargarisent de « matérialisme historique » et autres tartes à la crème. Ils ne font que mettre au jour leur propre ignorance et leur propre absence de réflexion sur les thèses des grands auteurs libertaires.

L'expression de « marxisme libertaire » a été inventée par Daniel Guérin vers la fin de sa vie. De formation marxiste, il adhéra à la SFIO puis du PSOP. Il fut un moment tenté par le trotskisme. Il porta un regard critique sur les mouvements et les militants se réclamant du marxisme. Il pensait qu'un certain nombre de concepts libertaires devaient être réintroduits dans le corpus de l'idéologie socialiste afin d'éviter les erreurs de la social-démocratie ou du stalinisme. Sur la plupart des questions opposant marxisme et anarchisme : centralisme ou fédéralisme, parlementarisme ou action directe sociale, dictature du prolétariat ou démocratie directe, Guérin donnait raison à l'anarchisme, et en particulier à Bakounine.

Le marxisme libertaire de Guérin n'était pas une menace contre l'anarchisme. Il était plutôt une tentative d'introduire dans la doctrine marxiste des concepts anarchistes. L'idée cependant séduisit certains anarchistes qui, à leur tour, tentèrent d'introduire dans l'anarchisme des concepts marxistes. Aujourd'hui, de nombreux militants issus du communisme, conscients de la dévalorisation du marxisme, mais surtout des carences conceptuelles du marxisme pour expliquer la société actuelle, découvrent Proudhon et Bakounine. Parler de synthèse entre les deux mouvements me paraît cependant fortement exagéré.

La conclusion générale que je tirerai de mon propos est qu'il ne faut pas se tromper d'ennemi. Si effectivement nous avons à craindre une récupération de certains de nos thèmes par des marxistes, nous devrions aussi nous pencher sur les récupérations et les dénaturations – qui ne sont pas récentes et qui sont elles aussi liées aux ambiguïtés théoriques de certains de nos auteurs – effectuées par la droite et l'extrême droite. Des cercles proudhoniens d'extrême droite du siècle dernier aux libertariens d'aujourd'hui, le danger est plus que réel.

René Berthier

MARXISME ET ANARCHISME :	1
Rapprochement, synthèse ou séparation ?	1
I. – CE QUI EST IRRÉCUPÉRABLE DANS LE MARXISME.....	2
1. – Le marxisme en tant que corpus théorique	2
2. – Le marxisme dans son application du vivant même de Marx	2
3. – Le marxisme dans ses interprétations posthumes : le léninisme.....	3
4. Le marxisme comme « science ».....	4
5. Le marxisme, du parlementarisme.....	7
II. – Y A-T-IL DANS LE MARXISME DES ÉLÉMENTS QU'UN RÉAMÉNAGEMENT POURRAIT CONSERVER ?.....	11
III. – LES MARXISTES PEUVENT-ILS RÉCUPÉRER QUELQUE CHOSE DE L'ANARCHISME ?.....	14
CONCLUSION.....	18